

## Pourquoi la biche pleure-t-elle ?

Court-métrage de fiction tourné en 1999

*Réalisation* Emmanuel Parraud  
*Scénario* Emmanuel Parraud, Sophie Reiter  
*Production* Movimento Production  
*Image* Jeanne Lapoirie  
*Son* Alberto Crespo  
*Montage* Agnès Bruckert

### *Interprétation*

Luckie Royer, Laure Duqué, Jeanne Delavenay, Dominique Parent, Céline Clément...

couleur  
24 minutes  
35MM  
format 1,66  
visa 96161

### *Contribution financière d'aide au court-métrage CNC*

La voix d'une jeune femme, fille de survivants des camps d'exterminations nazis, nous livre des souvenirs obsédants de son enfance dans un camp de scouts juifs au début des années 60.

Au départ du projet, une amie qui me raconte des souvenirs d'enfance dans un camp de scouts en 1963. Elle dit :

« Je n'oserais jamais raconter ça à ma mère. Me plaindre alors que ce qu'elle a vécu est tellement fort. Ma douleur est ridicule si je la compare à ce qu'elle a vécu, elle. Je n'ai pas le droit de me plaindre et j'en ai marre. C'est pourquoi ce serait mieux dans un film. Une fiction, pas un documentaire. Ce que je voudrais c'est que tout soit exactement comme dans mon souvenir mais que personne ne puisse croire à cette histoire. Alors en plus si ce n'est pas un juif qui raconte ça, personne n'y croira et surtout par ma mère. Elle pensera que j'ai voulu faire l'intéressante comme d'habitude... Et puis un non-juif ne comprend pas vraiment ce que je dis. Aussi ce sera faux, ce sera décalé, ce sera ce qu'il me faut ».

### **Bref n°46**

Il est des films qui nous happent d'emblée dans leur univers, que ce soit par la force d'un plan, d'un dispositif, d'un mouvement, d'une voix. C'est le cas de *Pourquoi la biche pleure-t-elle ?*, qui s'ouvre sur une petite fille que ses parents aident à faire du vélo. La petite famille s'avance vers nous jusqu'à ce que l'enfant, malgré – ou à cause de ? – la présence de ses parents finisse par sortir du champ et nous laisse imaginer sa chute. Le plan suivant, la petite fille s'enfuit, alors qu'une voix *off* de femme – celle de l'enfant qui a grandi et a maintenant 43 ans – dit « Je n'éprouve aucun sentiment particulier pour mes parents. Pas de haine, pas d'amour quand je pense à eux. Le vide. Même pas d'indifférence. Rien du tout. » Avant de rajouter : « J'ai retrouvé cette phrase écrite un jour d'enfance. je la recopie aujourd'hui pour savoir si je le pense vraiment ». Hier la femme a enterré son père, ancien survivant des camps nazis.

Le moins que l'on puisse dire est que cette ouverture est d'une densité extrême, qui ne se diluera pas en cours de route. Tout le long du film, Emmanuel Parraud tient le fil d'une mise en scène implacable et rigoureuse qui tient sans cesse à distance les images du passé de la narratrice par la rigueur des plans, la lumière blafarde propre aux journées de Toussaint qui baigne les scènes au camp de scouts, l'opacité du visage de la petite fille à laquelle revient sans cesse se heurter la caméra, et surtout le dispositif vocal, qui entremêle voix *off* et voix *in*, passé et présent. Sans cesse décalées, repositionnées, redécalées, les voix font surgir les béances qui sont avant tout celles d'un passé que la femme tente de revisiter et de se réapproprier. Le sceau du secret marque ce passé car il s'agit de celui des survivants des camps nazis, irracontable, inimaginable, irréprésentable. Comment vivre avec cette mémoire « morte » ? C'est le grand-père qui ouvre la voie : « Tu me crois ? », dit-il à sa petite fille, après avoir montré les atrocités subies par le peuple juif. Là où la raison et la connaissance des faits objectifs achoppent à rendre compte des atrocités de l'Histoire, il ne reste que la foi et la force symbolique du rituel. Dans un camp scout, Anna va rejouer la tragédie de son peuple et de sa famille, parcours initiatique qui aboutit au magnifique plan sur la cheftaine, où la lumière et la sensualité ont enfin repris leur droit d'existence. En revisitant le passé de ses parents, puis celui de sa propre enfance, Anna, la petite fille qui se trompait dans les couplets des chansons scouts, est devenue une femme dont la voix s'accorde enfin à cette mémoire chantée et peut réinvestir le moment présent de son histoire. La rue défile de la vitre arrière de sa voiture s'éloignant vers son avenir de femme réconciliée avec ses origines et avec elle-même. Cette image apaisée d'un passé que l'on quitte a l'impact d'un rituel : celui de la mise en scène d'Emmanuel Parraud, qui leste le réel d'une mystérieuse substance symbolique.

*Claire Vassé*